



CULTURE

La vengeance et le pardon par Alessandro Serra



— L'artiste italien revisite Shakespeare dans une mise en scène épurée mais qui, à force d'esthétisme, laisse l'émotion à quai.

La Tempête

Opéra Grand Avignon

Avignon (Vaucluse)

De notre envoyée spéciale

Il avait choisi le sarde pour une adaptation remarquée de *Macbeth* en 2021, jouée chez son mentor Peter Brook, à Paris. Pour *La Tempête* qu'il monte aujourd'hui à Avignon dans sa propre traduction, Alessandro Serra a opté pour l'italien. Poursuivant sa route passionnée avec le dramaturge élisabéthain, cet homme-orchestre, qui assume également la scénographie, la lumière et le son, signe une mise en scène épurée. Sans décor autre qu'une estrade nue, elle joue à merveille des ombres et des lumières qui dessinent dans la profondeur du plateau des formes géométriques aux angles tranchants comme autant de menaçants couperets. Dans cette atmosphère étrange nimbée d'une brume insondable, soufflent les vents mauvais de la vengeance.

Duc déchu de Milan, exilé avec sa fille Miranda sur une île lointaine, Prospero est devenu un magicien aux pouvoirs immenses. Et il attend. Lorsque Antonio, son frère parjure,

croise aux abords de l'île avec le roi de Naples et sa cour, il ordonne à Ariel de lever une tempête qui anéantira le navire. Ainsi s'ouvre la pièce dans un grondement sourd qui sature l'espace en même temps que le rideau se lève sur une immense voile noire secouée par un vent déchaîné. Égarés sur l'île, les naufragés vont enchaîner les épreuves, ourdies par le magicien et ses acolytes, le doux et joyeux Ariel, le sombre et maléfique Caliban, tous deux transformés en esclaves...

Dans la nudité du plateau, comme livrés à eux-mêmes, les comédiens laissent résonner la puissante **La brume plonge la scène dans une intrigue des plus sombres.**

Christophe Raynaud de Lage

langue de Shakespeare – surtitrée en français – qui donne à entendre l'éternelle lutte des hommes pour le pouvoir, des hommes ici ensorcelés, pantins ridicules et touchants entre les mains perfides d'un Prospero chenu, tout de blanc vêtu, à la posture un peu hiératique, et qu'on aurait souhaité plus incarné...

Dans une alternance de scènes réglée au cordeau, qui toutes

s'achèvent par des fondus enchaînés en noir ou en blanc – un dispositif esthétique ingénieux mais répétitif –, le burlesque et le tragique tissent leur toile, enserrant les hommes dans leur discordance. On sourit aux bouffonneries égrillardes de Trinculo et Stephano, on espère l'heureux dénouement des amours de Miranda et Ferdinand, on escompte qu'Antonio et Alonso seront libérés de leur envoûtement et reconnaîtront leur perfidie... Sur cette terre désolée posée au centre d'un monde en déréliction, se concentrent tous les archétypes humains qu'Alessandro Serra aime à observer, à décortiquer. Mais tout n'est pas si sombre au royaume de Shakespeare. Et le salut viendra d'Ariel, ce petit génie sympathique qui désire tant retrouver sa liberté et supplie l'intransigent Prospero d'absoudre ses ennemis. Le dernier mot prononcé n'est-il pas « pardon » ?

Laurence Péan

Jusqu'au 23 juillet, puis en tournée notamment en Italie jusqu'en avril 2023, le 25 avril 2023 à Montbéliard.





Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

